
AFRIQUE PRÉHISTORIQUE

Gabriel de Mortillet, dont on annonçait la mort il y a quelques mois à peine, fut le grand apôtre du « préhistorique ».

C'est lui qui vulgarisa cette science devinée par Boucher de Perthes et donna une véritable impulsion aux découvertes qui, dans cet ordre d'idées, captivèrent un moment l'attention du monde savant.

Quoi de plus attachant en effet que de remonter, pièces en mains, jusqu'à notre propre origine ! D'exhumer — un peu au gré de son inspiration, — la vie de ses précurseurs ?

C'est ce que fit d'une façon très heureuse l'aimable et regretté Directeur du Musée National de Saint-Germain et, après lui, les Cartailiac, Chantre, Boule, de Nadaillac, Ph. Salmon, etc.

Malheureusement, l'élan donné par ces maîtres semble s'être singulièrement ralenti et, chose plus fâcheuse encore, il n'apparaît pas que les dernières découvertes aient jeté un jour nouveau sur l'intéressant problème de la « pré-histoire ».

Est-ce à dire que les documents aient fait défaut ? Ils abondent au contraire, intéressants, variés, mais d'un mutisme encore désespérant sur l'âge et la durée des époques dont ils attestent l'existence.

Non seulement, malgré les découvertes déjà bien anciennes de Bourgeois dans l'aquitainien de Thenay, l'homme « tertiaire » reste un mythe — ce qui s'expli-

que d'ailleurs — mais, de la génération même dont on retrouve tant de souvenirs indiscutables et dont les coutumes « dolméniques », comparativement récentes ont pu être suivies pas à pas, nous ne savons presque rien...

Les secrets de la vieille Europe sont, ou paraissent, épuisés.

C'était donc à des régions nouvelles qu'il fallait demander des documents « nouveaux » et, c'est avec l'espoir qu'ils seraient décisifs et probants, que l'attention des chercheurs se porta, il y a quelques années, sur l'Extrême-Sud Algérien.

On avait bien vu figurer à l'Exposition Universelle de 1889, une vitrine « algérienne ». Elle présentait une certaine quantité de ces jolies petites pointes de flèches ramassées à fleur de sol, et dont, aujourd'hui encore, chaque officier parcourant ces contrées éloignées rapporte une ample provision.

Antérieurement même, en 1882, M. Rabourdin, membre de la première mission Flatters, avait publié sous le titre « Algérie et Sahara » une brochure très documentée sur le « préhistorique du Sahara central ».

Elle contenait, notamment, cette indication, confirmée depuis, que tous les âges de la pierre se trouvaient réunis en Extrême-Sud, et l'affirmation raisonnée de cette opinion que le « Sahara » avait dû, à une époque imprécise, comprendre de grands espaces, « verdoyants et fertiles », par suite habités.

Mais, cette publication resta sans écho et, d'autre part, l'Exposition de 1889 ne sollicita pas autrement l'attention des pré-historiens. Sans doute ils étaient occupés ailleurs, car ce ne fut que plus tard qu'il vint à l'idée de quelques uns d'interroger nos régions.

Malheureusement, on s'en tint tout d'abord à la série des chantiers déjà signalés, et après certaines études, d'ailleurs plus curieuses qu'expérimentées, les déceptions furent telles qu'il fallut reconnaître la nécessité

impérieuse d'élargir le cercle des recherches, si l'on ne voulait en arriver promptement à cette conclusion décevante, qu'en matière de pierre « taillée ou polie », il n'y avait rien de nouveau sous le soleil... du désert.

La région que l'on parcourt en Extrême-Sud, à partir d'El-Goléa, est assez élevée; son altitude varie entre 3 et 400 mètres. Elle comprend de grands espaces tour à tour rocheux ou sablonneux. Les forts avancés de « Fort Mac-Mahon », « Fort Miribel », etc., y constituent les sentinelles de notre domination.

Là, se trouvent de nombreux ateliers préhistoriques. Le silex, assez commun sur certains points, y a été taillé non sans habileté, et il paraît naturel d'admettre que la collectivité qui s'implanta dans ces vallées et vécut sur ce sol désormais aride, devait être comme un essaim détaché de la grande race des migrants dolméniques dont l'Europe nous a révélé les coutumes.

Ces peuplades, ou, mieux, ces fractions de peuplades, marchant toujours vers le Sud, avaient-elles donc traversé les mers, abordé nos rivages, et franchi le « Magreb », à la poursuite de mirages trompeurs? Pareil exode pourrait être réputé au-dessus des forces humaines d'alors, si nous n'avions cette indication précise qu'en pleine Méditerranée, aux Baléares, on a retrouvé des traces aussi nombreuses qu'indiscutables de cette formidable marche, dont l'Asie semble avoir été le point de départ et qui, dans sa poussée, a jalonné l'Europe de souvenirs aussi nombreux que vivants.

Et, ce qu'il y a de plus étrange, c'est que la différence des climats (1) ne semble pas avoir modifié l'existence des hommes venus de si loin.

Les documents y sont les mêmes, seul le dolmen fait défaut (2). Là, point de tombes apparentes; ce n'est pas

(1) L'Extrême-Sud est tour à tour glacial ou torride.

(2) En Extrême-Sud seulement. Plus au Nord, on le rencontre en assez grand nombre mais sans intérêt.

par ses coutumes funéraires que l'homme perpétue son souvenir « robenhansien » (1), mais uniquement par le travail de ses mains, par ses outils, ses armes.

Sur ce point, analogie complète avec son contemporain d'Europe.

Il polit la hache dont on retrouve des types de grande dimension; la roche employée est généralement une roche ophitique et, fait intéressant, provient, d'après M. Flamand, chargé de conférences à l'École des Sciences d'Alger, des massifs étranges dispersés dans tout le Sud et connus sous le nom de Rochers de Sel.

Dans le silex, il taille la pointe de flèche. Celle-ci est, comme en France, avec ou sans pédoncule; cette dernière assez rare; quelques unes sont très artistiquement barbelées.

On trouve encore le couteau, la pointe de lance; ces objets sont de forme élégante et variée, de 4 à 5 centimètres de longueur; rarement pourtant ils dépassent 5 centimètres.

Le grattoir abonde. On a recueilli quelques tranchets, de rares pointes laurées, enfin des scies.

Elles sont de beaucoup supérieures à celles du Nord-Ouest de la France.

M. P..., qui a réuni à l'hôtel du Trésor, à Alger, une très intéressante collection préhistorique, possède un de ces instruments qui est un véritable objet d'art.

Enfin, il n'est pas jusqu'aux « parures » dont on ne retrouve l'inspiration.

En France, les coquilles marines, entières ou diversement taillées, mais toujours percées d'un trou de suspension, ont été signalées dans de nombreuses sépultures.

On travaillait la « *Littorina littorea* » de l'Océan et la « *Nassa neritea* » de la Méditerranée, en forme de rondelles que l'on enfilait en collier.

(1) Dans un prochain travail nous étudierons le Sahara « Chelléen ».

De son côté l'homme des Hauts-Plateaux et des au delà, a produit la même « rondelle » mais prise dans la coque épaisse de l'œuf d'autruche (1):

En faut-il conclure que la coquille marine lui était inconnue?

Nous n'oserions le dire, car, sans parler des quelques types signalés par Desor, et sur lesquels il échafaudait sa théorie de la mer Saharienne, une très intéressante découverte faite en Extrême-Sud oranais, région des montagnes des « Ksours » à quelques kilomètres à l'Est d'Aïn-Sefra, au pied des rochers « Mahisserat », semble s'inscrire en faux contre cette opinion, au moins en ce qui concerne la période « paléolithique ».

Là, M. Flamand, dont nous avons parlé plus haut, a exhumé de 4 mètres de profondeur un magnifique exemplaire de « Murex trunculus » en parfait état et percé d'un trou de suspension.

Des haches « chelléennes » se trouvaient associées à cet objet d'ornement.

Cela semble établir manifestement que, à cette première époque au moins, il y avait communication entre l'Extrême-Sud oranais et peut-être le littoral méditerranéen (2).

En était-il de même au cours des périodes suivantes, que vise plus particulièrement cette étude?

Rien ne l'établit encore, et il paraît sage, quant à présent, de nous en tenir à cette affirmation que, sur les chantiers Sahariens, on a retrouvé tous les types des

(1) Un œuf d'autruche réputé préhistorique est exposé au musée de Saint-Germain.

(2) D'après M. Rabourdin, les habitants préhistoriques du Sud, loin de venir du Nord et par conséquent d'avoir franchi la Méditerranée, seraient d'origine Indo-Océanienne.

La découverte de M. Flamand eût été de nature à résoudre cette importante question si les caractères du « Murex trunculus », qui peuvent, à la rigueur, distinguer les habitats de l'Océan et de la Méditerranée, n'avaient été trop frustes pour permettre de conclure en faveur de l'une ou l'autre provenance.

époques « campignienne » et « chasséo-robenhausienne », de la phase néolithique.

« Ultérieurement nous étudierons les âges antérieurs dont nous constatons aussi la présence.

Le point intéressant serait donc de renouer la relation familiale ayant existé entre l'art que nous décrivons et celui des migrants européens ; d'établir comment et par quels moyens une même race a pu, au cours de ses longues marches, franchir la Méditerranée pour venir se perdre au centre de l'Afrique ; d'arracher enfin, à tant de souvenirs muets, une indication précise sur l'âge du pré-nomade tant saharien qu'européen.

Vivait-il il y a 25,000 ans ? ou seulement 50 siècles ou moins encore ?

Malheureusement les chantiers sur lesquels tant de chercheurs ramassent encore des quantités de fragments, ne fournissent pas uniquement des pièces dont le caractère préhistorique, attesté par le « cacholong », cette altération typique du silex, reste indiscutable. Ils abondent au contraire en documents de taille très récente.

Les ouvriers de la première heure auraient-ils fait souche ? On n'y saurait contredire, puisque de nos jours encore, le « Targui » (1) emploie la petite pointe de flèche sous forme d'amulette, et très probablement n'a pas cessé de la tailler.

C'est même ce qui explique pourquoi ce « joujou » se retrouve en si grande quantité.

Mais essayez donc dans ce mélange de pièces : « préhistoriques », simplement « anciennes » ou tout bonnement « modernes », de séparer le bon grain de l'ivraie et d'asseoir les bases d'une numération si vague soit-elle, quant à l'accumulation des périodes séculaires ainsi tombées dans l'oubli ?

C'est, croyons-nous, chose impossible, tant qu'on

(1) Au pluriel « Touareg ».

s'en tiendra aux seuls types néolithiques que l'on rencontre sur les chantiers qui gîtent à ciel ouvert.

Heureusement que des documents d'un ordre plus important et que l'on peut qualifier de monuments grandioses, laissés par les mêmes peuplades, attestent mieux et d'une façon plus précise, de leur vie, de leurs coutumes, et surtout — indication concluante — de la faune qui vivait autour d'eux. Nous voulons parler des « pierres écrites » connues sous le nom de « dessins rupestres » (1).

Par ces souvenirs on arrivera certainement à établir des concordances très précises entre les silhouettes dessinées par la main humaine et de nombreux restes fossiles, d'âges relatifs, déterminés au moins géologiquement.

Et si, parallèlement, des fouilles méthodiques heureuses apportent leur appoint; si l'homme saharien qui, par le document cité plus haut, affirme ses relations avec l'Océan, ou la Méditerranée, nous fournit de nouvelles et utiles indications, il sera possible de considérer le problème comme bien près d'être résolu.

C'est à l'activité des chercheurs de demain qu'il appartient d'en décider.

L. P.

(1) Flamand, *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles lettres*, 1892.